La Sainte Catherine : culture festive dans l'entreprise [Anne Monjaret]

Autor(en): **L'Hoste, Louis-Philippe**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **5 (1998)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Insgesamt betrachtet gelingt es René Holenstein, ein sehr komplexes Gebiet der jüngsten Schweizer (und Welt-)Geschichte mittels einer durchweg geglückten Verbindung von Allgemeinem und Besonderem übersichtlich, klar und inhaltlich überzeugend darzustellen. Mit einem Blick für übergeordnete Entwicklungslinien und -zusammenhänge stellt er zu Beginn der grösseren Kapitel den jeweiligen Diskussionszusammenhang im internationalen Kontext sowie die Grundzüge der innenpolitisch-gesellschaftlichen Entwicklung her. Besonders wertvoll sind die vertieften Einblicke, die man durch die zahlreich eingestreuten Einschätzungen und Kommentare der entwicklungspolitisch engagierten ZeitgenossInnen gewinnt. Dies gilt in noch verstärktem Masse für die jeden grösseren Abschnitt abschliessenden Gesprächsauszüge mit Entwicklungsfachleuten, welche mit ihren persönlich gefärbten Schilderungen von Erfahrungen und Erkenntnissen René Holensteins Argumentation gleichsam den Charakter einer offiziellen Legitimation erteilen.

Und genau darin manifestiert sich auch eines der Hauptprobleme dieser Dissertation. Es fehlt nämlich jede quellenkritische Auseinandersetzung mit den Aussagen der porträtierten und zitierten ZeitzeugInnen. Dies ist problematisch, da es sich bei Oral History um eine schwierige und fallstrickreiche Methodik handelt, deren Resultate vorsichtig zu kommentieren, interpretieren und relativieren wären. Zu bedauern ist auch, dass der Autor keine Diskussion des Forschungsstandes im Bereich von Entwicklungsfragen und -problemen unternimmt, etwa in bezug auf theoretische Überlegungen und Konzepte zum Nord-Süd-Konflikt. Aus wissenschaftlicher Perspektive kann daher ein gewisses theoretisches Defizit der Arbeit festgestellt werden. Zwar werden Aspekte der Modernisierungstheorie wie auch Konzepte von Tiersmondismus oder Befreiungstheologie angesprochen. Im Fall der Dependenztheorie, welche gerade für die entwicklungspolitischen Solidaritätsgruppen der frühen 70er Jahre von zentraler Bedeutung war, fehlt allerdings eine Analyse. Es drängt sich die Frage auf, ob der Autor – mit Blick auf das aus heutiger Sicht offensichtliche Versagen aller grossen entwicklungspolitischen Theorien – in seiner historischen Dissertation nicht «das Kind mit dem Bade ausgeschüttet» hat.

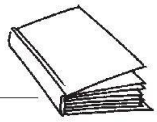
Eine Erklärung für diese wissenschaftlichen Leerstellen scheint mir in René Holensteins überzeugendem Bemühen um Einfachheit und Klarheit zu liegen. An jedes neue Thema wird mit einleitenden Bemerkungen zu interessanten Fragestellungen und Problembereichen herangeführt, nach längeren Diskussionen wird der rote Faden in zusammenfassenden Kurzsynthesen wieder aufgegriffen und weitergesponnen. Die extrem hohe LeserInnenfreundlichkeit resultiert nicht zuletzt aus der einfach, sachlich und präzis gehaltenen Sprache des Autors. Dies macht die vorliegende Dissertation gerade auch für ein breiteres, nichtakademisches Publikum zur ebenso angenehmen wie anregenden Lektüre.

Franziska Meister (Zürich)

ANNE MONJARET
LA SAINTE CATHERINE
CULTURE FESTIVE DANS L'ENTREPRISE

LE REGARD DE L'ETHNOLOGUE 8, C. T. H. S., PARIS 1997

Une ethnographie d'un jour – le 25 novembre – voire de quelques heures, tel est le sujet de l'ouvrage, abondamment illustré, de Anne Monjaret. (On peut lire dans *traverse* 1996, no 3, un article de l'auteur:



«Les communications téléphoniques privées sur les lieux de travail»). Cette journée emblématique des rapports sociaux de sexe et de profession suscite et construit des imaginaires collectifs. Les gestes et la ritualité de la Sainte Catherine, expriment également des caractères éminemment politiques de la fête: «c'est-à-dire le moyen de mise en œuvre d'un pouvoir et d'un contre pouvoir» (*Les usages politiques des fêtes aux XIXe–XXe siècles*, Publications de la Sorbonne, 1994, sous la direction de A. Corbin, N. Gérôme, D. Tartakovsky).

Point de départ, la biographie de Sainte Catherine, rappel nécessaire afin de montrer les interprétations et les usages qui en découleront. Selon *La Légende dorée*, Sainte Catherine, jeune fille d'origine royale et de superbe prestance aurait été suppliciée sur la roue en 310. Cette version est reprise dans un récit ultérieur, daté du XVe siècle qui relate, en outre, la figure du mariage mystique. Ici, est présentée une Catherine fière de ses atours qui «cherche» à épouser un homme conforme à ses attraits. Une tierce personne, un ermite, fait office de médiateur. Catherine, en prière, évoque Marie qui, seconde intermédiaire, transmet la demande à son fils. Le Christ la juge laide. Catherine rencontre une nouvelle fois l'ermite qui la baptise; dès lors, Jésus la trouve «belle».

Sans doute, une des particularités des fêtes et de celle-là en particulier est de traverser les siècles. Du XIIe siècle au XXe siècle, la Sainte Catherine est fêtée en France sous des formes diverses. Jusqu'au XVIIIe siècle, elle correspond simultanément à la célébration des jeunes filles à marier et à celle des «vieilles filles». Tout au long du XIXe siècle, la Sainte Catherine se transforme. De rituel paysan réunissant l'ensemble de la communauté, elle devient fête urbaine aux liens sociaux plus restreints. Un des éléments essentiels qui caractérise la fête réside dans le changement d'état de la jeune fille. L'âge nubile est un moment critique que le XVIIIe siècle et plus encore le XIXe siècle s'attachera à décrire (Se reporter aux lignes stimulantes de M. Perrot, «Figures et rôles», in *Histoire de la vie privée*, vol. 4). Ce rite de passage, accompagné de gestes et de paroles obscènes, autorisés le temps d'une journée, donne un sens symbolique à la transformation biologique de la jeune fille. Elle «entre» dans la Sainte Catherine, et sur une dizaine d'années, doit veiller à ne pas «rester», à ne pas coiffer Sainte Catherine. Ce moment crucial marque alors «la désillusion pour les vieilles filles» et l'entrée dans un monde en marge: celui du célibat.

Les institutions ecclésiastiques ont œuvré à christianiser la fête, cependant, entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle, la fête suit un processus de laïcisation. Elle se déplace vers ce monde professionnel féminin par excellence qu'est celui de la couture. La forme corporative de la profession ainsi que l'utilisation des aiguilles et l'élaboration des chapeaux situe désormais la fête dans un monde en voie d'urbanisation et en voie de déchristianisation. La Sainte Catherine se ritualise à l'intérieur d'espaces professionnels féminins: l'atelier et le bureau. Cela n'empêche pas des incursions extérieures lors de cortèges qui rappellent les processions. Le groupe festif devient celui du travail. Si le prêtre s'éclipse, c'est une autre figure institutionnelle qui le remplace: le patron, figure masculine à caractère paternaliste. «Les fêtes d'entreprise se rapprochent des fêtes corporatives se déroulant, de préférence, sur les lieux de travail, et surtout réunissant tous les salariés d'un même établissement, du directeur aux subalternes» (p. 59).

Anne Monjaret considère que cette forme de «culture d'entreprise» dure

jusqu'au tournant des années 60–70 de notre siècle. La fête s'enracine toujours plus dans l'espace du travail. La presse et les devantures de magasin en font moins écho. Cette sociabilité nouvelle souligne alors le mérite des membres de la communauté de travail au sein de l'entreprise, œuvrant pour le développement de cette dernière. D'une fête «dans» l'entreprise, la Sainte Catherine devient une fête «de» l'entreprise. On n'annonçait alors ni la mort du salariat ni les vertus de la délocalisation!

Dans la seconde partie des années 1970, la Sainte Catherine focalise les critiques sexistes et paternalistes, elle sert de prétexte aux revendications féministes. Les milieux de la couture parisienne reprendront cette fête, sous l'impulsion de manifestations de quartier au milieu des années 1980.

Ainsi, la Sainte Catherine, fête polymorphique, inscrit des gestes – port du chapeau, choix des couleurs, langages, plaisanteries – en les qualifiant de traditionnels. Ceux-ci ne sont cependant que la traduction contemporaine de la «re»production de multiples rapports sociaux, rapports sexués, rapports salariés, rapports d'âge, rapports d'état: virginité, célibat, mariage. Seule l'éphéméride ne s'est pas modifiée.

Bel ouvrage qui donne à lire à l'historien une chronologie sociale et culturelle particulière. Elle enrichit nos approches temporelles des rapports sociaux et donne du sens à la temporalité du monde contemporain. Belle démonstration de l'insertion d'une forme culturelle dans la longue durée. Décidément, après Le Goff et Mayer, la temporalité de l'Ancien Régime n'en finit pas d'être toujours plus contemporaine! On regrettera l'absence d'une analyse ou, à tout le moins, d'une mise en perspective comparative, par exemple, des divers usages nationaux de cette fête. La bibliographie de l'ouvrage ne recense d'ailleurs que des titres francophones.

Je suis de ceux qui pensent que les historiens doivent beaucoup à «l'esprit des ethnologues», l'ouvrage d'Anne Monjaret me le confirme.

Louis-Philippe L'Hoste (Lausanne)

DANIÈLE LENZIN
«FOLKLORE VIVAT, CRESCAT, FLOREAT!»
ÜBER DIE ANFÄNGE DER WISSENSCHAFTLICHEN VOLKSKUNDE IN DER SCHWEIZ UM 1900

VOLKSKUNDLICHES SEMINAR DER UNIVERSITÄT ZÜRICH, ZÜRICH 1996, 190 S., FR. 30.–

Die volkskundliche Forschung übt schon seit Jahrzehnten einen bedeutenden Einfluss auf die Historiographie aus. Die deutschsprachige Sozialgeschichte der Nachkriegszeit nahm die Anliegen der volkskundlichen Landesgeschichte ebenso auf, wie später die Alltagsgeschichte von den modernen volkskundlichen Kulturwissenschaften profitierte. Das Buch von Danièle Lenzin über die Anfänge der schweizerischen Volkskunde um 1900 ist deshalb auch aus historiographischer Perspektive von Interesse. Es untersucht eine Vorläuferin der schweizerischen Sozialgeschichte, deren eigene Entstehung ebenfalls noch weitgehend unerforscht ist. Lenzins Arbeit ist in der neuen Reihe «Zürcher Beiträge zur Alltagskultur» erschienen, die von Ueli Gyr, Professor für Volkskunde in Zürich, herausgegeben wird.

Die Volkskunde hat sich in der schweizerischen Universitätslandschaft erst in den späten 1930er Jahren etabliert. Der erste Lehrstuhl in Basel wurde 1938, derjenige von Richard Weiss in Zürich erst 1946 eingerichtet. Die Vorgeschichte des Faches reicht jedoch, als Teil der ger-